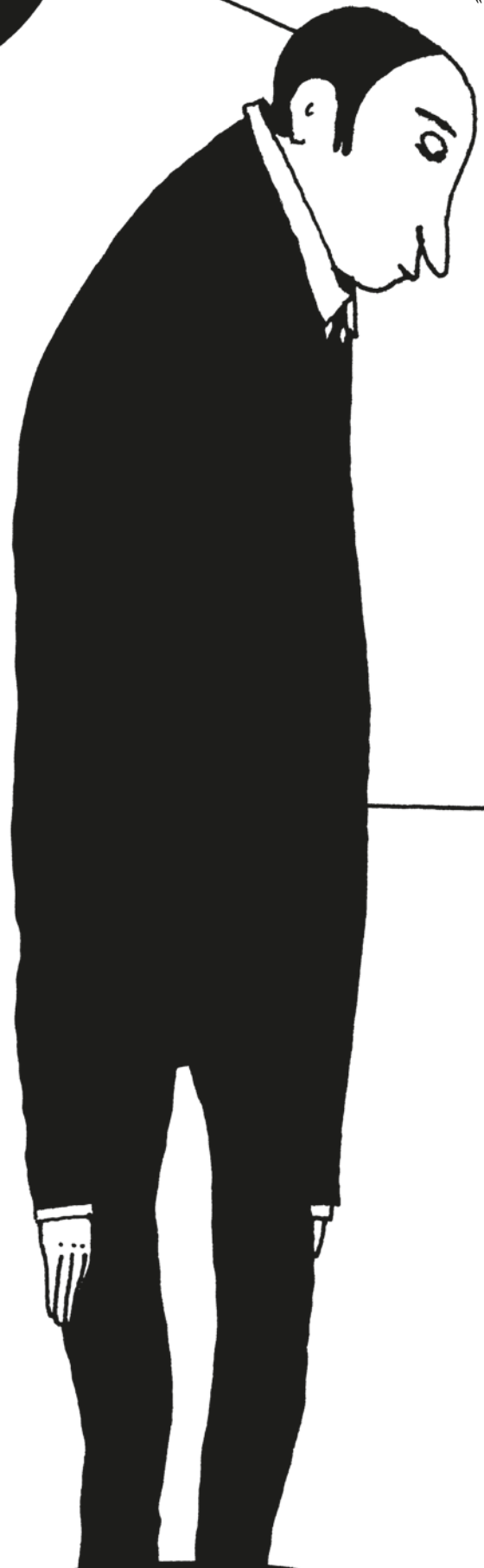


le persil

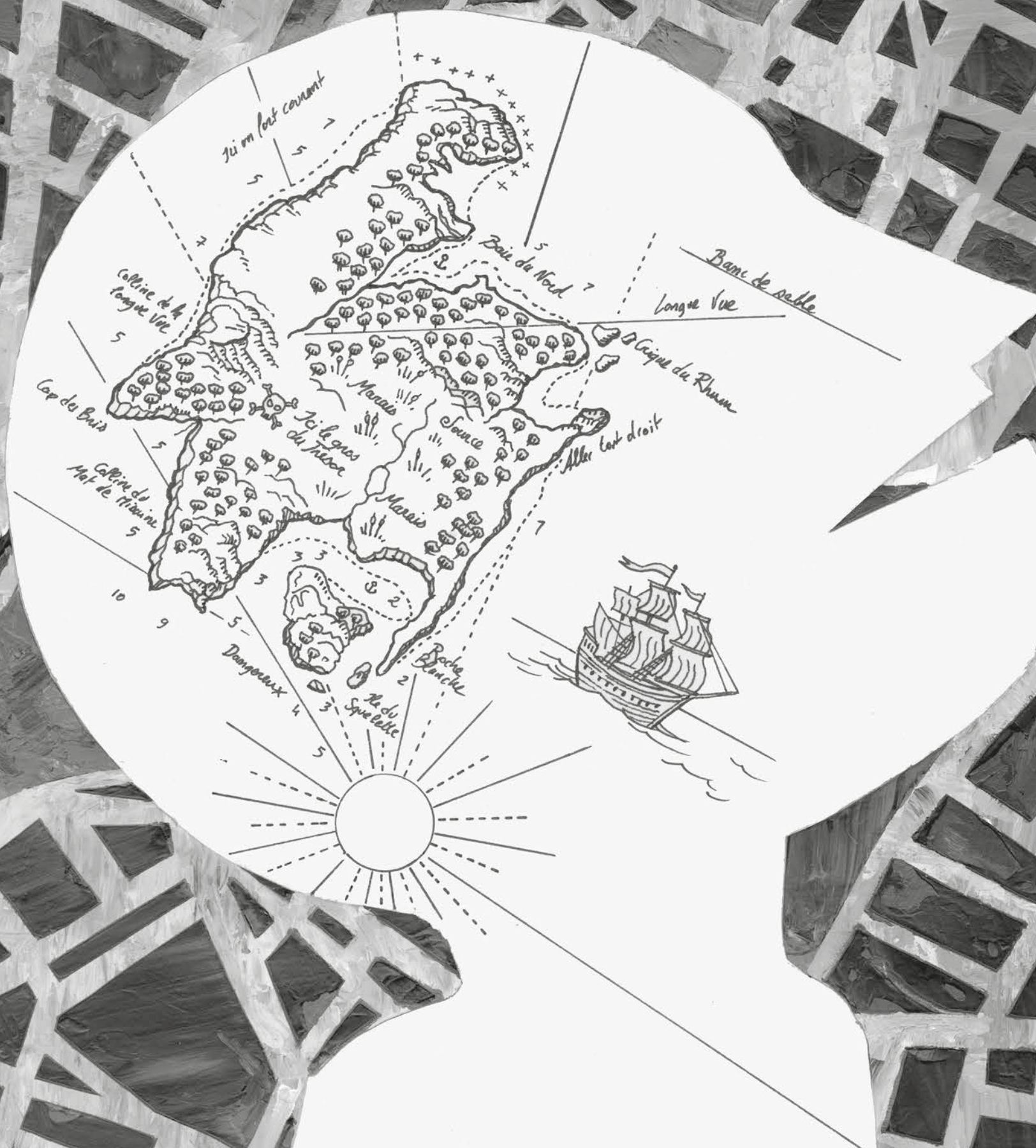
Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro double est une carte blanche proposée à Germano Zullo & Albertine, qui ont demandé à vingt auteurs et illustrateurs de s'approprier le thème du «territoire». Il coûte :

10 CHF ou 10 Euros



territoire

Albertine Germano Zullo
&friends



territoire

n.m.

1. Etendue de pays qui ressortit à une autorité, à une juridiction quelconque.
2. Etendue dont un individu ou une famille d'animaux se réserve l'usage.
3. Espace relativement bien délimité que quelqu'un s'attribue et sur lequel il veut garder toute son autorité: sa chambre, c'est son territoire.



Quand on nous a proposé cette carte blanche, c'est tout naturellement que nous avons pensé au territoire. Le thème nous habite depuis quelque temps déjà de manière récurrente, presque obsessionnelle et pas seulement pour des raisons de voisinage ou de questions géostratégiques. La notion nous paraît bien plus complexe encore et même, quand il s'agit d'existence, inaliénable. Nous avons ainsi demandé aux auteurs de ce numéro de se pencher simplement sur le terme. Nous nous sommes limités aux écrivains et artistes que nous avons côtoyés ces derniers mois, mais si ce formidable espace de création et de liberté que représente *Le Persil* disposait de l'infini, c'est au monde entier que nous nous serions adressés. Oui, au monde entier !

Germano Zullo & Albertine

«La chambre», par Sylvie Neeman

- C'est vous qui allez m'emmener ?

- Oui.

Il montre sa cigarette : « Comme j'avais le temps... »

La femme répond, en se plaçant face au soleil, le dos contre la portière :

- Moi aussi, j'avais du temps...

Elle ajoute : « Quand j'ai vu l'ambulance, je me suis dit : ça doit être pour moi. L'année dernière, un des trajets, c'était déjà comme ça. »

Il ne répond rien ; elle continue :

- Je suis allée sur la place, pour la revoir.

- Vous avez raison. Elle est belle, cette place. Comme souvent par ici.

- Oui.

Elle s'écarte du véhicule.

- Ma valise est prête, je vais la chercher.

Quand elle revient, il lui prend la valise, il ouvre le coffre, constate « Eh bien, ce n'est pas lourd », il ajoute :

- Il est à quelle heure, votre train ?

- A 11 heures et demie.

- Alors je peux finir ma cigarette.

- C'est vous qui savez. Moi je vais au soleil.

Elle s'assied sur le muret qui entoure la fontaine. Il s'approche d'elle, mais ne s'assied pas. Il énumère trois ou quatre noms de villages proches, lui demande si elle les connaît.

- Non, juste comme ça, d'en avoir entendu parler.

Il dit que ce sont parmi les plus beaux villages de France, que ce n'est pas seulement lui qui l'affirme, mais aussi des guides, des revues de tourisme.

Elle le regarde, lui fait remarquer :

- Tout de même, un ambulancier qui fume...

Il écrase le mégot par terre, referme le coffre de la voiture, puis il ouvre pour elle la porte, celle de devant, à côté de lui.

L'ambulance démarre, traverse lentement le village, le conducteur salue des gens, le facteur, une serveuse qui balaie devant la porte d'un café, un passant.

La femme a l'impression de se trouver dans un jeu d'enfants : une vie en miniature, où tout est là de la vie en vrai, le facteur, la serveuse de restaurant, le monsieur qui passe, la librairie, la fontaine et l'ambulance. On pourrait jouer à déplacer les maisons, les gens, à inventer des catastrophes, ou des amours. C'est juste une question d'échelle, pense-t-elle, et alors on pourrait agir sur nos vies.

La radio du véhicule crépite, le conducteur saisit un micro rectangulaire, dit qu'il écoute, une voix annonce qu'il n'a plus besoin d'amener Madame L. à sa séance de physiothérapie. La femme de la radio le tutoie et lui aussi, en lui répondant, il la tutoie.

Il raccroche, regarde sa montre et demande :

- Si vous ne prenez pas ce train-là, c'est grave ?

Elle réfléchit, affirme que non, ce n'est pas grave.

- Je pourrais vous en montrer un, de ces villages, c'est à peine un détour. Si ça vous tente...

Elle dit que c'est d'accord, son corps s'appuie plus fermement contre le dossier du siège.

L'ambulance roule, elle traverse le paysage de février.

Des panneaux annoncent des manifestations, des fêtes. Il y a du vent, comme toujours.

Elle demande :

- Pourquoi vous portez une veste d'ambulancier, quand vous faites le taxi ?

- Parce qu'avant vous j'avais un transport de malade, et après je devais en avoir un. Ça les rassure. Pas vous ? demande-t-il en souriant.

A présent la route monte, décrit des lacets, elle trouve qu'il conduit trop lentement, qu'il est trop prudent, ça doit être l'habitude.

Ils arrivent à l'entrée d'un village, il gare l'ambulance sur le côté de la route, sans précautions, sans chercher de place de parc. A peine sorti il allume une cigarette.

- Et le train suivant, demande-t-il, il est à quelle heure ?

- 13h30. Je crois que j'en ai un toutes les deux heures. Jusqu'à 17h30. Après je ne peux plus arriver chez moi, plus aujourd'hui.

- Et c'est où, chez vous ?

Elle hausse les épaules, lève la tête comme si elle indiquait la maison juste là, devant eux. « En Suisse. »

Il reste silencieux, lui désigne du doigt des nids d'hirondelles accrochés sous les toits, puis un clocher, puis un petit passage sous une voûte. Elle regarde ce qu'on lui propose de regarder, elle regarde aussi la main de l'homme qui se tend pour lui montrer les choses - qu'importe le proverbe, la main c'est bien aussi, pense-t-elle.

Ils marchent à travers le village, il y a trop de silence, on entend ses pas sur les pierres des rues, seulement ses pas à elle.

Elle s'arrête, le regarde et lui dit :

- Tout de même, j'ai l'impression d'être une folle qui se promène avec son infirmier.

- Et c'est pas vrai ? Il sourit, mais il enlève sa veste, la porte sous son bras. Puis il demande :

**On pourrait jouer à
déplacer les maisons,
les gens, à inventer
des catastrophes, ou
des amours. C'est juste
une question d'échelle,
pense-t-elle, et alors on
pourrait agir sur nos
vies.**

- Ça fait combien d'années ?
- Quoi donc ?
- Que je viens vous chercher à la gare, que je vous amène à l'hôtel, toujours le même, toujours à la fin février, et vous me dites «Je vous appelle samedi, pour le retour», et alors je vous donne ma carte, ça fait combien d'années ?

Elle ne comprend pas pourquoi il lui pose une telle question.

- Je ne sais pas. Quatre ans. Peut-être cinq. C'était toujours vous ?

- Oui, au moins cinq. Chaque année on se revoit, chaque année il y a de petits changements. C'était toujours moi. C'est toujours moi.

- Mais parfois il n'y a pas l'ambulance, parfois c'est une voiture.

Au centre du village, ils voient une fontaine, un café, une épicerie. Et trois platanes. Une femme fume en lisant le journal.

L'homme poursuit :

- Et dans cet hôtel, vous y êtes bien ?

- Oui, j'y suis bien.

- Une chance, puisque vous y revenez toujours.

- Si je n'y étais pas bien, je changerais, tout simplement.

Il hausse les épaules :

- Il n'y en a pas tant que ça, par ici...

- Effectivement. Mais j'y suis bien, alors je ne me pose pas la question. J'y reviens, c'est tout, et je demande la même chambre chaque année.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas. Ça s'est fait comme ça. La seconde année, ils m'ont donné la même, alors après je l'ai demandée, comme si quelque chose avait commencé.

Elle réfléchit, elle ajoute, en levant les yeux vers les branches nues des arbres :

- Sans que je le veuille vraiment je crois. Et à présent, j'en connais chaque centimètre carré. Lorsque j'entre, avant même d'ôter mon manteau, je regarde, je guette les changements, je les redoute surtout. Il n'y en a jamais. Même la plante verte, je ne suis pas sûre qu'elle grandisse.

Il l'observe, affirme en souriant que si ça continue comme ça il va remettre sa veste, que ce qu'elle lui dit démontre une grave inaptitude à accepter les hasards de l'existence, les heureuses surprises. «Je vous trouve terriblement craintive, prévoyante et précautionneuse», conclut-il.

Elle sourit, ne se défend pas, peut-être pas assez à son goût à lui, parce qu'il poursuit :

- Chambre 102, au premier étage, avec la vue sur la fontaine

et les deux oliviers. Et la tache d'eau sur la table ronde. Et le coin de la moquette qui se soulève, derrière la télévision.

Elle le regarde.

Il ajoute alors :

- J'y dors ce soir. Depuis trois ans, j'y dors la nuit qui suit votre départ. Je dors dans le lit où vous avez dormi, je me douche là où vous vous êtes douchée, je touche les interrupteurs, les robinets, les poignées de la porte et de l'armoire ; j'espère toujours qu'il restera quelque chose. De vous. Dans la chambre.

Ils ont à présent parcouru tout le village, il fait doux et des hirondelles traversent follement l'espace de ciel entre les maisons. Elle a comme un vertige. C'est tôt, pour les hirondelles, non ?

Elle demande :

- Et il reste quelque chose de moi ?

- Oui. Une odeur, un cheveu, forcément... Du moins j'essaie de m'en convaincre.

- Pourquoi ?

- Ce serait un peu notre chambre, alors.

Ils rebroussent chemin, deux silhouettes marchent devant eux, deux petites vieilles, elles avancent à pas rapides, comment s'empêcher de deviner une ressemblance, l'une doit être la sœur de l'autre, qui la tient, la soutient, elles tanguent un peu trop.

La femme se dit qu'elles vont bien dans le décor, elle les fait entrer dans son village d'enfant. A côté de la serveuse, du facteur et du passant, il y a à présent deux petites vieilles qui marchent en se donnant le bras.

Et la femme qui est dans l'ambulance leur fait des signes un peu trop

joyeux en les dépassant.

Puis elle déplace légèrement la fontaine, pose la librairie en face de l'église, ajoute un platane, pour l'ombre, quand ce sera l'été, midi sonne au clocher - et si les hirondelles étaient en réalité des martinets ?

Elle cherche la gare, les rails, ne les voit plus, alors elle dit à l'homme qui est à ses côtés :

- Si je comprends bien, en ce moment, cette chambre, c'est un peu un no man's land...

- Oui, mais nous ne sommes pas des ennemis...

- Non...

Elle ajoute :

- Vous devriez remettre votre veste, il fait froid. Puis : «On y va ?»

L'homme demande en souriant :

- Chez toi ou chez moi ?

Il l'observe, affirme en souriant que si ça continue comme ça il va remettre sa veste, que ce qu'elle lui dit démontre une grave inaptitude à accepter les hasards de l'existence, les heureuses surprises.



Le paysage est libre et les choses antiques sont sur les collines. Il y a un sentier très fin entre les arbres ou susurrent les grains, et flottent les vagues figures humaines. Là-haut l'espace est lointain, et il y a un homme presque endormi, avec une étrange lumière de lune, le visage mû de choses sérieuses et cosmiques. Il a dans le corps une douleur si douce que tu le sens glisser, il ressemble à un écroulement nerveux. Je le regarde marcher sur les feuilles et les épines, les cheveux clairs et odorants, infusant son charme dans la terre et dans les gens. Il commence à hurler des paroles allumées, il a beaucoup à scander, de mauvais vers et souvenirs. «Dieu a froid» répète-t-il tremblant, «il nous a offert le monde et le monde n'est rien d'autre que l'œuf, et l'œuf est une ridicule olive. Le monde saigne et le sang est l'huile, il y a une électricité divine dans la peau écrasée des végétaux, inondant un peu plus ces collines. La tête des anges roule entre les cailloux, vous les voyez passer, petites et dures comme des boules de soleil. Allez pêcher, vous gens amples, les têtes égarées, la pluie des Orphées, détachez les branches des oliviers pour les planter dans les dos comme des ailes ou des flancs levés, retournez vaciller parce qu'au fond vous êtes fébriles mais joyeux, comme des flammes ou de petits éclats. Mangez-moi les mains et les pieds parce qu'ils sont pain et étoiles, prenez mon corps comme voûte céleste, brisez-moi la tête où est le cerveau effervescent, mais ne me demandez rien parce que les réponses sont éternelles et absurdes.» Peut-être a-t-il chanté en disant tout cela, je ne saurais dire, sa voix était déjà un peu dedans.

Celui-là est simplement fou, ai-je pensé en moi-même. Il n'y a rien sur cette colline que les oliviers et les ruines, et les touristes qui les photographient. C'est un paysage gréco-romain au charme suranné. Pourtant, en écoutant ses paroles, je me sens envahi d'une douceur qui oppresse encore un peu plus ma poitrine. Les rayons de soleil se mettent à danser entre les arbres comme des oiseaux et l'étranger sourit – son sourire se pose directement sur mon cœur pour baiser cette angoisse. «Votre âme est chaude, poursuit-il avec tendresse, on dirait la flamme d'amour du cœur immaculé de Marie.» Mais qui est-il? Je ne comprends pas ce qui peut m'effrayer ainsi. Je me frotte les yeux et ils piquent comme des aiguilles. «Aïe!» «Votre corps est au supplice, mais ce n'est pas moi qui provoque cela. Ce n'est que la matérialisation de ce que vous avez l'habitude de vous infliger vous-même. Pourquoi avoir besoin de souffrir? Vous êtes en bonne santé, intelligent, et vous avez un travail qui paie bien.» «Ce n'est pas une question de travail, ni de ce que je fais», me surpris-je à argumenter. Je suis dans un vieux décor à converser avec un faux prophète, c'est parfaitement dément, et je tiens également des propos absurdes car je ne sais pas où je veux en venir, ni ce que cet individu drapé tel Siddharta fiche ici, ni pourquoi il brille un peu.

«D'ici, vous ne pouvez vous échapper, seulement disparaître, mais vous êtes trop importants. Vos ancêtres sont nombreux, ils sont artistes, musiciens, bâtisseurs, menuisiers, ouvriers, postiers... Ils peuplent votre esprit comme un panthéon et votre sang est magnifique. Voilà pourquoi aujourd'hui vous rêvez d'être un ange, ou un empereur. Comme vous, ce rêve est d'excellente qualité et vous pouvez y songer comme à un phénomène surnaturel.»

Il souligne ces mots et ses grands yeux noirs s'ouvrent un peu plus, se noyant dans leurs cercles, ce qui m'emplit de confusion. D'accord, il se moque de nous carrément. Pourtant, ses yeux exhalent une telle douceur qu'ils semblent sortis tout droit d'une fleur. Je remarque que sa peau est beaucoup plus sombre que ce que j'avais aperçu sur la colline, qu'elle réverbère légèrement comme une petite croix d'or. Ses pieds portent des taches de terre comme sa bouche. Il porte des vêtements cousus ensemble et de différentes couleurs et textures, mais qui

forment une seule pièce unique, longue et verdâtre comme une prairie, ou un fleuve qui coule sur une cape.

Il se croit au carnaval, je ricane intérieurement. J'entends alors une voix murmurer à côté de moi, dans une autre langue: «Ma chi sarà? Gesù? O Socrate?» Je vois l'homme qui se recroqueville progressivement, pliant ses jambes, son dos en empilant ses bras sur ses cuisses, emboitant la tête au cou et se brisant en morceaux pour entrer dans une boîte. Il ressemble maintenant tout à fait à un petit corbeau, ou à une petite ruine. «Il a pleuré en entrant dans la ville», chuchote une vieille dame, apparemment d'origine grecque, à sa voisine qu'elle agrippe par le bras pour mieux s'incliner vers l'inconnu. Il semble qu'à cet instant les lumières s'éteignent comme au théâtre. Dans un élan presque immobile et unique, le cortège démarre l'ascension. Malgré moi, je suis pris par le rythme des promeneurs et me mets à progresser lentement.

En regardant par-dessus mon épaule, j'aperçois quelques Japonais photographier l'homme au sol. Les photos fondent sur son corps sans un bruit. Les caméras pivotent ensuite sur les oliviers qui barrent la vue, toujours plus profonds. Seules quelques femmes anciennes restent

suspendues au-dessus de l'homme, à murmurer des paroles secrètes et des assemblées rituelles, lui tournant autour comme des abeilles. Leurs bouches entonnent un alphabet rond et elles l'empêchent de s'évanouir. L'homme murmure faiblement: «Comment puis-je m'éteindre? Cela sera seulement possible?» Il n'a qu'à faire comme le soleil, qui s'est toujours couché. Je poursuis l'ascension, tandis que l'homme disparaît derrière un rideau baissé.

La colline a maintenant disparu et le sentier est entièrement caché. La foule de tout à l'heure s'est dispersée, chacun devenant invisible aux yeux des autres dans la forêt d'oliviers. La colline égraine les passants dans le sablier, leurs chemins sillonnent la colline jusqu'à devenir des serpents. Parfois surgissent un banc de marbre et une autre ruine, où se recueillent le souffle et l'énergie. Le mont est couvert d'épines sur une tête couronnée, et il est difficile de grimper sans se noyer dans le parfum des pins et rester distrait. L'arôme fort d'olive et de résine infuse des temps ancestraux. Il n'y a pas un fil de vent et les ombres forment des flaques pourpres, allongées sous les pieds. Au détour d'un coin ombragé, j'entrevois une jeune femme occupée à célébrer le silence et à se reposer sous le rideau des cheveux, tandis que sa compagne de voyage chasse une tortue. Un peu plus haut, les oliviers deviennent progressivement plus clairsemés, et je tombe sur un couple de jeunes Grecs enlacés. Leurs corps ondulent contre un tronc torturé, et ils ploient doucement dans les angles cruels. Quelles caresses, me dis-je, elles balancent comme des algues sur un étang. Me sentant soudain indiscret, je m'enfuis derrière un arbre pour ne pas me faire voir.

Le sommet n'est plus très loin, je peux sentir l'immense halo rouge qui encercle le territoire. Je le remarque à peine arriver par la gauche au-dessus du rocher. C'est bien le mont que j'avais pu admirer sur de nombreux clichés, mais il est beaucoup plus grand, plus noble et il semble méditatif. Maintenant, je me situe au point le plus élevé du mont et je vois tout très clairement. Je respire. Cette colline est un naufrage d'êtres inutiles, flottant sur un navire de pierres jaunes. C'est un territoire à la dérive comme un continent, avec une composition perpétuelle, une chaloupe qui aurait poussé comme une forêt – et moi dedans, tel un jeune arbre. Je n'ai plus rien en tête que les olives, d'émeraudes profondes. Je pense à ces choses transparentes.

Dans un élan presque immobile et unique, le cortège démarre l'ascension. Malgré moi, je suis pris par le rythme des promeneurs et me mets à progresser lentement.

« Sans chalet », par Marie Gaulis

Je suis partie dans la mauvaise direction, non pas que je n'aie pas le sens de l'orientation (n'en déplaise à certains qui aiment à croire qu'une femme ne sait pas lire une carte ni même se repérer à des signes évidents, comme une montagne, une vallée, la mer). Mais mon erreur, qui est récurrente, est d'attribuer au lieu, à sa topographie, à ses couleurs, mon impatience et mon insatisfaction : prompte à rejeter ce qui me déplaît ou simplement ne m'attire pas en un tas assez hétéroclite, je le suis moins à plonger discrètement (car toute plongée se devrait d'être discrète) dans mon propre borborygme. C'est que c'est difficile : quel plaisir, même un peu amer, de faire porter au paysage toutes mes humeurs, surtout un paysage comme celui, convenu, obligatoire et consensuel, des montagnes et des lacs, dans lequel j'ai rarement l'impression de me promener, vivante, qui ne me touche pas, sans doute parce que je ne parviens pas à le toucher. Avec lui, peu de contact physique et à la longue, même les prospectus pourtant riantes des CFF me laissent une légère sensation, non pas de dégoût, c'est un sentiment trop violent, mais d'ennui, comme l'accumulation d'images qui ne veulent plus rien dire.

Certes, d'autres paysages me chagrinent davantage, parce que j'y marche et que je m'y frotte, pour ainsi dire : la semi-urbanité de zones qui ne sont plus ni vraie ville ni campagne, leurs quadrillages de villas entourées de haies, de murs en ciment, de garages, avec de constantes chicanes pour le promeneur qui ne sait plus comment retrouver son rythme, constamment arrêté par des barrières, des grillages, des obstacles. Et le nez collé à ce qu'il traverse, désolé de voir la laideur, pourtant opulente, de ces arrangements qu'il n'ose appeler urbains, mais qui sont cependant alignés avec une insistance étroite et obstinée. Car c'est riche, c'est coquet, il y a des bouquets de forsythias et un magnolia bien taillé, ces haies de thuyas qui sentent bon, c'est leur seule qualité, et qui cachent absolument ce qui pourrait au moins être entraperçu par le passant, un coin de jardin, une table, une chaise longue où lirait une femme, des enfants à la balançoire, un chien sous le buisson de lilas, quelque chose de vivant et de surprenant, même à un niveau modeste. Mais s'arrêter pour jeter un œil, voler au passage une petite portion de lumière, de couleur, d'odeur, est très mal considéré, et je suis bien obligée de fixer par-dessus les impénétrables murailles le ciel pommelé, qui lui au moins est fluide et sans borne. Dans les limites permanentes des villes comme sur les sentiers de montagne, ce qui me manque, c'est la possibilité de baguenauder. Bien sûr, je puis prendre quelques chemins de traverse, mais plus encore peut-être que la ville, qui est obligée de laisser des bandes de terrain en friche, ne serait-ce que le long des voies de chemin de fer, des talus herbeux où poussent des fleurs indéfinies, des petits sous-bois humides où je peux cueillir la fraise des bois, plaisir vif qu'offre ma ville, la montagne ne permet que très peu la baguenaude, et la campagne non plus : enserré entre des champs, des vignes, des pâturages sévèrement clôturés, le promeneur est prié de rester soit sur les routes (où il est frôlé par d'aveugles voitures), soit sur les sentiers balisés de réconfortants signes jaunes ou rouges - ne vous méprenez pas, je les aime bien, ces signes, ils m'indiquent la direction, ils m'orientent, ils me promettent une arrivée, un refuge, peut-être un café, un chalet d'alpage, quelque chose de tiède, d'accueillant, c'est gentil, et on en oublie même ses courbatures, sa soif et les attaques de taons. Mais l'errance n'est

plus permise, et Charles-Albert Cingria fut sans doute un fleffé maraudeur, passeur de barrière et resquilleur, pour avoir pu écrire de si merveilleuses fables, enserré pourtant comme nous tous dans cet étroit territoire.

Ce n'est pas le grandiose du point de vue qui me touche, mais les détails qui se trouvent à hauteur d'yeux et qui me sont si souvent cachés, par pure mesquinerie, car qu'y a-t-il à cacher, au fond, sinon la banalité de l'existence ? Comme je ne me réfugie pas sur les hauteurs, après des heures de grimpe récompensées par la vue - et alors, chacun a non seulement le droit mais le devoir d'admirer le panorama et de se pencher sur la table d'orientation pour identifier les sommets (que l'on peut atteindre aussi, et ce n'est pas là le moindre paradoxe de notre pays, par des moyens plus reposants, funiculaire, train à crémaillère ou télécabine) - je me contente de ce qu'offre ma ville, avec ses jardins ouverts, entourés de ferronneries penchées, rouillées et lâches à travers lesquelles circulent l'air et la lumière, et un souple chat roux qui apprécie, comme moi, sa liberté de mouvement. Jardins échevelés, plantés de travers, l'herbe drue étoilée de pissenlits au-dessus de laquelle sèche une lessive noire, quelques pieds de rhubarbe, des lilas qui dégringolent par-dessus les grilles : c'est encore un territoire à notre échelle, généreux dans son désordre, un désordre malheureusement relatif, car il y a toujours de vaillants bûcherons pour venir, par un traître après-midi de novembre, tailler férocement les érables et les tilleuls qui ne demandaient qu'à continuer de se déployer, nous procurant de l'ombre et la merveilleuse odeur de leurs floraisons.

Mais au moins, je puis en passant regarder, de tous mes yeux, ces jardins, les façades, les balcons, les quelques personnes croisées ne s'offusqueront pas de mon regard, les chats, silencieux, les enfants sautant sur le trampoline qui vous saluent poliment. Il reste quelque chose de civil et d'ouvert dans cette ville, d'un peu ensauvagé aussi, selon les stricts critères helvétiques. Pas d'excessive coquetterie, et c'est ce qui m'a plu quand je l'ai visitée pour la première fois, pas de chalets au style répétitif, si ce n'est dans leur reproduction miniature dans quelques zones suburbaines : maisons austères, jardins aérés, pas de géraniums aux fenêtres ou si peu qu'on les admirerait presque, pas de clinquant montagnard, alors que nous sommes dans la montagne.

La montagne est invisible, nous nous tenons sur son dos comme sur celui d'une grosse et paisible baleine, elle s'étend autour de nous et moutonne ainsi de part et d'autre de la frontière - bienheureuse frontière, suivant le cours du Doubs, traversant un pays vallonné et ancien, sans point de vue particulier (mais quand il y en a, car il ne faut pas se leurrer, il en existe partout où l'homme a décidé d'en créer, c'est qu'on a pris volontairement une route en lacets montant jusqu'au col pour admirer par temps clair toute la chaîne des Alpes, magnifique vue de loin, sans plus de réalité qu'un château de sucre glace). Mais ce que j'aime ici, c'est précisément que nous tournons le dos à la vue, et que depuis mes fenêtres, je ne vois que les toits, des angles de rues, la cime de quelques arbres et les pâturages qui forment la suite naturelle de la ville plutôt que sa limite.

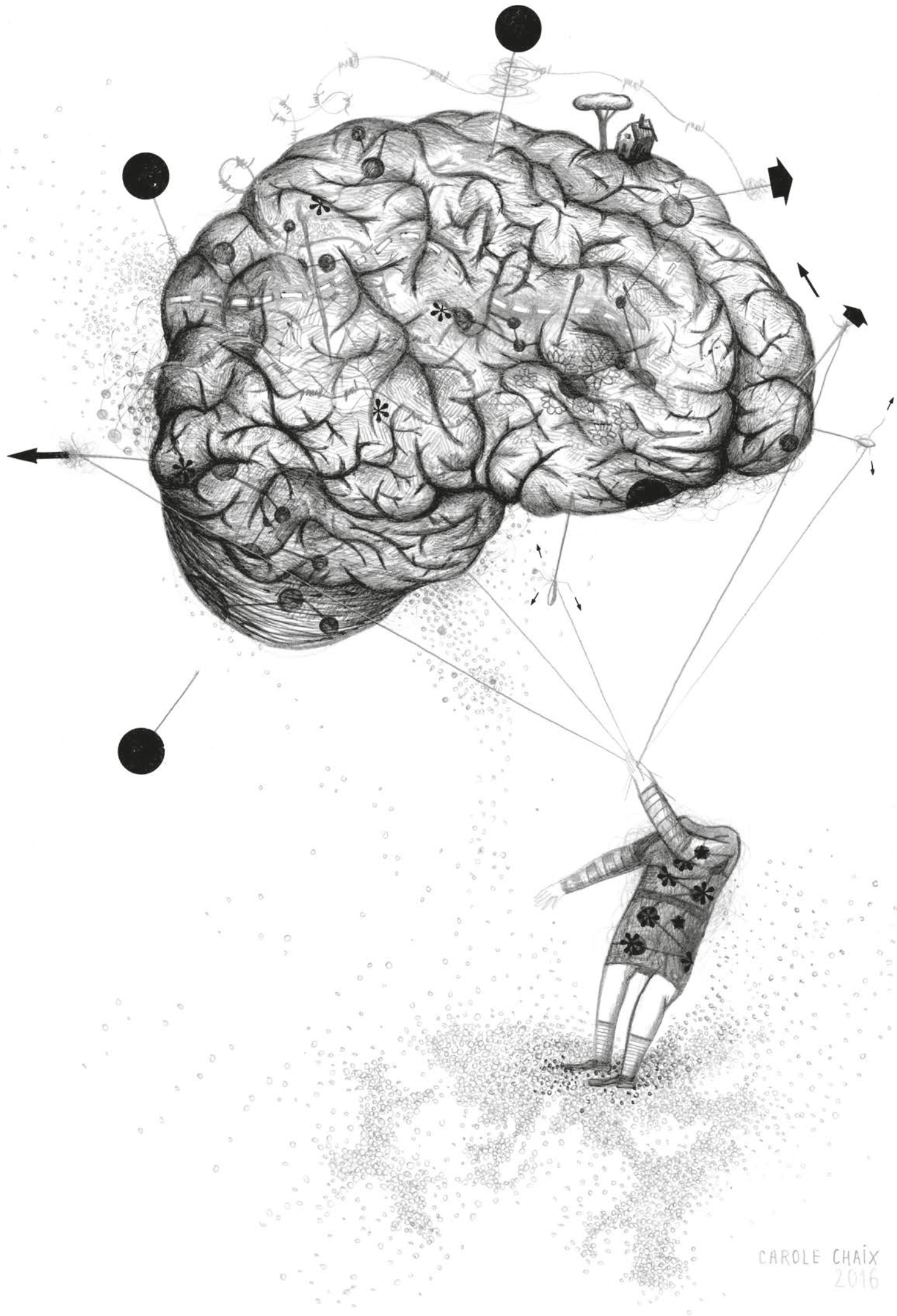
Si je veux malgré tout sortir de l'alignement urbain, quadrillage sévère qui ouvre de fantastiques perspectives sur rien, alors je grimpe dans les bois, puis redescends par de raides falaises jusqu'à la rivière. Dans son eau verte je trempe

un orteil, pour remonter, laborieusement, gaie-ment, jusqu'aux faubourgs campagnards, premières fermes, aucune autre vue que la ville aux toits fumants au-dessous, allongée comme un calisson. Et j'entends souvent les visiteurs, un peu incertains quant aux beautés qu'il faudrait admirer : mais où sont les vraies montagnes, la ville médiévale, les murailles, les tours de la cathédrale ? Certes, rien de tout cela, et c'est ce qui me plaît ici, mais encore la possibilité de marcher en rêvant, croisant à angle droit ces jardins ensauvagés où rouille un vélo ou un vieux râteau.

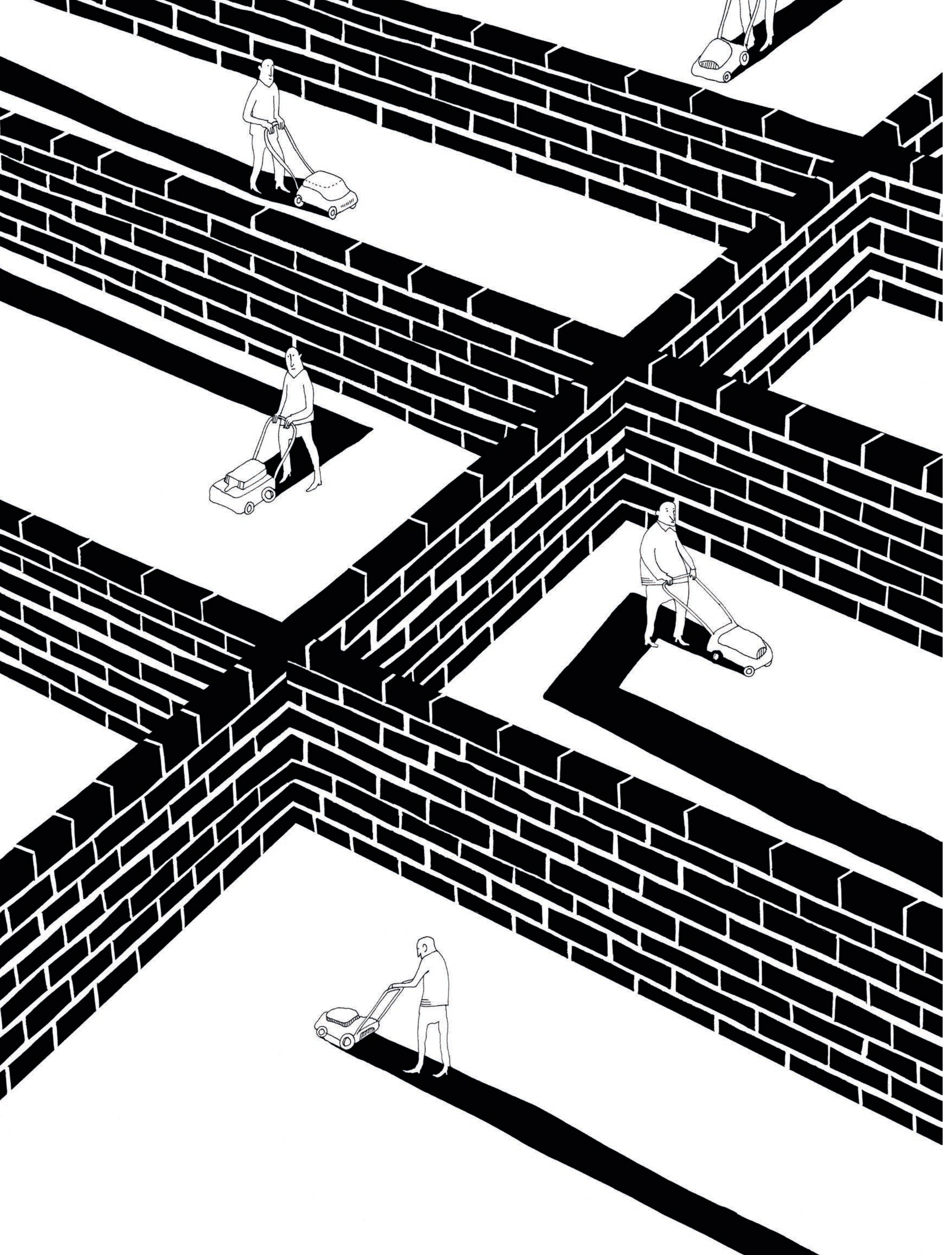
Pourtant, me direz-vous, vous avez bien un lien avec le pays dans lequel vous avez grandi ? Oui, et ce lien est si fort que je suis obligée de le distendre, sinon je n'aurais jamais quitté les vallées de mon enfance, les bords du lac et ses mille nuances, les petits cols que nous franchissions en famille pour un pique-nique, saluant au passage la statue de saint François de Sales, les marchés, la foire de Crète, la kermesse de Vongy, les bois en automne que j'ai tant aimés et que j'aime encore. Ces amours-là ne disparaissent pas, il ne faut pas se forcer au désamour, c'est inutilement douloureux, bien plus que de conserver en soi toutes les strates qui vous nourrissent autant qu'elles peuvent vous peser. Mais si je continue d'aimer la dent d'Oche et, en la regardant, penchée, depuis l'autre rive, de reconnaître le pays qui l'entoure les yeux fermés et de me souvenir de quelques excursions à son sommet - montagne à vaches, à chèvres, à bouquetins, tout me va - c'est justement parce qu'il n'y a rien de grandiose dans cette montagne-là, et c'est tant mieux. Le sublime m'ennuie et personne ne me fera soupirer devant l'Eiger ou le Cervin. C'est tout de même bête, une montagne, ça se refuse à vous, c'est planté là et n'a rien à vous dire, et c'est en plus devenu le symbole kitsch de régions qui ont pourtant depuis longtemps perdu leur virginité.

Ah mais, maintenant que l'on sait que des tonnes de déchets polluent les flancs de l'Eve- rest et que les alpinistes, en redescendant, sont priés de ramasser au passage quelques boîtes de conserve et même les tibias et fémurs de leurs prédécesseurs malchanceux, je vous en prie, ne nous faites plus le coup de sommets purs et métaphysiques. S'il y a une métaphysique du paysage, elle ne peut être que dans l'adéquation, toujours mystérieuse, du corps marchant ou rêvant ou simplement assis sur une pierre ou à la terrasse d'un café, avec un fragment de paysage, pente herbue, plate-bande aux pivoines hirsutes, coin de ciel d'un gris-bleu passé à l'eau, vol de bruyantes corneilles ou de martinets aigus. Quoi d'autre ?

Je voudrais essayer d'approcher ce mystère, ce qui fait qu'un lieu soit miraculeusement propice à la rêverie, au désir, à la joie ou alors, fermé et obtus, comme il nous arrive à tous de l'être dans l'infinie variation de nos humeurs. Car les lieux ont des humeurs, et certains plus que d'autres, comme s'ils étaient plus sensibles aux saisons, au temps (météorologique comme celui qui nous presse, fruits trop mûrs ou trop verts), à la contemplation aussi, qui est si nécessaire et qu'on nous dénie. Car cette réticence à regarder et à être regardé exprime bien au fond une méfiance j'ose dire atavique pour le contemplatif, qui rejoint, de façon paradoxale, la méfiance non moins profonde pour ceux qui passent et ne se fixent pas, pour les nomades de tout poil, les vrais, les coucheurs de paille, les aiguiseurs de couteux et les passeurs de contrebande.



CAROLE CHAIX
2016



«De l'oubli d'une ville», par Philippe Fusaro

Au retour d'un voyage au long cours qui a duré plus d'un an avec femme et enfants, la même remarque au sujet de notre plus jeune fils revenait souvent sur le tapis,

Il n'a que deux ans, il ne se souviendra pas de ce qu'il a vécu.

Je ne peux rien prévoir des marques de cette aventure sur son devenir. Aujourd'hui, il est avide de photos, de vidéos qui témoignent de son passé de grand voyageur.

Ces derniers mois, alors qu'il est haut comme quatre ou cinq pommes, il me répète souvent qu'il veut que je l'emmène à Hawaï voir un fameux volcan. Il rêve aussi de Mexique parce qu'il sait que le pays voue un culte aux défunts et qu'il est fasciné par les têtes de mort depuis qu'il a trois ans. Depuis, il collecte les crânes mexicains sur tous les supports possibles, en céramique, sur sa trousse, dans ses dessins, sur des cartes postales.

Enfant, j'ai grandi dans une famille d'immigrés italiens et j'ai vécu dans la nostalgie de ce sud de l'Italie, une patrie fantasmagorique où nous n'allions plus. Les repas – à l'italienne – se terminaient souvent par l'évocation des souvenirs de notre père et je comprenais que Corato, la ville de nos racines coupées à ras à cause de la pauvreté d'après la guerre, était une plaie qui ne cicatrisait pas.

J'ai longtemps rêvé qu'il nous y emmène mais le voyage était long et sa famille entière l'avait rejoint en France. Il ne restait que des vieux oncles édentés et des cousins, des cousins de cousins. De Corato, je n'avais que quelques images à l'intérieur d'un album photo à la couverture en skaï rouge qui témoignaient d'un passage dans la ville l'été de mes deux ans. Puis plus rien.

Je ne me souviens de rien mais j'ai tellement rêvé de Corato toute mon enfance qu'aujourd'hui, je suis le seul fils à être redevenu l'Italien que notre père n'était plus ou si peu.

Je suis le seul à être bilingue.

Je suis le seul à franchir une frontière transparente aujourd'hui, une frontière qui n'a de sens que celui que j'imagine. Je suis le seul à faire des allers-retours, voire des allers simples qui ont duré six mois, un an.

Nos garçons ont des prénoms italiens mais personne ne porte le nom du père, il ne faut pas exagérer...

Quelques années après la mort de mon père, je suis parti

vivre à Rome pendant quelques mois et, pour la première fois depuis ce seul voyage l'été de mes deux ans, j'ai pris le train pour Corato où je suis allé rencontrer Sergio, son ami d'enfance. Son seul lien avec sa ville. Celui avec qui il n'avait jamais coupé les ponts. Chaque fois qu'une femme comptait dans sa vie, mon père allait la présenter à Sergin', comme il l'appelait. Chaque fois qu'un match important de leur équipe de foot favorite – l'AC Milan – se jouait, ils se rejoignaient au stade et trinquaient ensuite à leur amitié, à la victoire, aux femmes qui les accompagnaient.

Sergio était l'ami dont je ne connaissais ni le nom de famille, ni l'adresse. Je savais seulement qu'il était coiffeur dans le centre. Je m'étais dit qu'un barbier depuis plus de quarante ans dans une ville de quarante mille habitants, le facteur saurait le retrouver et c'est ce que j'écrivis sur l'enveloppe.

Deux semaines plus tard, je recevais une lettre manuscrite à l'écriture fragile de ceux qui n'ont pas l'habitude de se servir des mots.

Ainsi, cet hiver 2002, sous une lumière blanche avec déjà des airs d'Orient, je voyais Corato avec mes yeux d'adulte endeuillé.

Sergio m'accueillit chez lui, me fit visiter la ville, me présenta à sa famille, ses amis dont certains se souvenaient encore de mon grand-père, le nonno

fruttivendolo, qui vendait ses fruits et légumes sur une place. J'ai vu l'endroit précis où il travaillait et imaginais mon père, enfant, dans ses jambes, ou courant autour de sa charrette tirée par un âne.

Depuis que j'ai accompli ce retour sur la nostra terra, comme cela se dit dans les Pouilles, Corato s'est effacée, a repris la place qu'elle avait auparavant, un territoire de rêves, avec cette fois des images précises et depuis ce retour de Corato, lorsque je rêve de mon père, c'est dans les rues de sa ville que nous nous retrouvons.

Je suis le seul
à franchir
une frontière
transparente
aujourd'hui, une
frontière qui n'a
de sens que celui
que j'imagine.

«Pas pain», par Jano

) **Partir** (

Pas pain ici Pas paye Un peu Pas assez Si peu
Partir Partir loin Pour paye Pour pain
Partir Pas peur

) **Payé** (

Payé plein Pour partir
Pas dormi Pas pu Un peu Puis plus
Pleins pays Passages Palabres
Petits pas Petits pas

) **Pas pu** (

Pas tranquille Pas papiers Plein police Partout
Pas passer Pas perdus Peine perdue
Pas possible

Payé encore et pas peu Pour bateau Passoire

) **Puis pris** (

Peur bleue Plein police Pas papiers Payer police
Pas pu payer Police encore Pas tranquille

) **Parqué** (

Prison pleine Pas pain Pas pitié Pas prière Pas place Pour nous
Pas place
Poussé Poussé Repoussé

) **Pourchassé** (

Retour pays Pas pain Pas paye Pas pire
Pas parler de ça

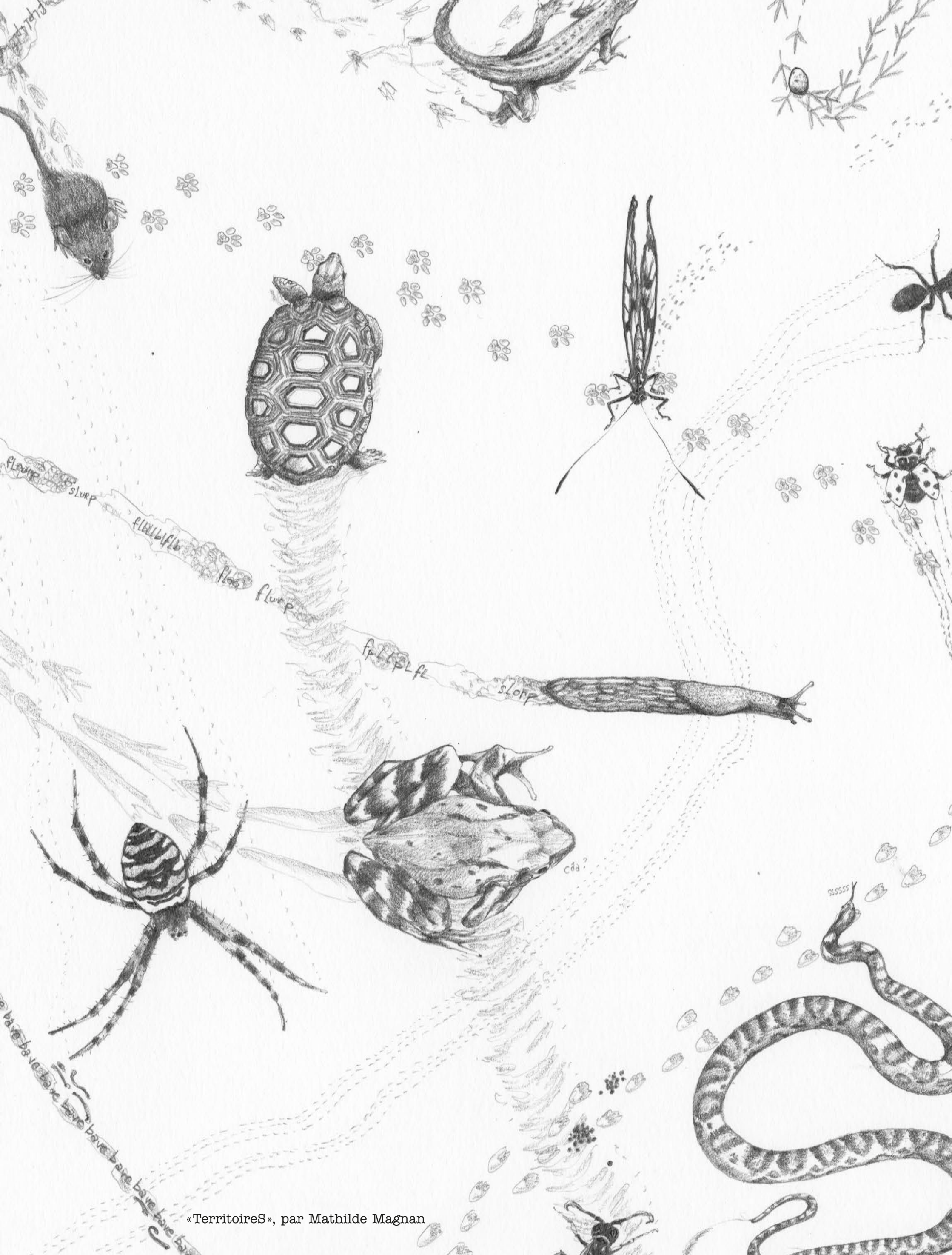
) **plus penser** (

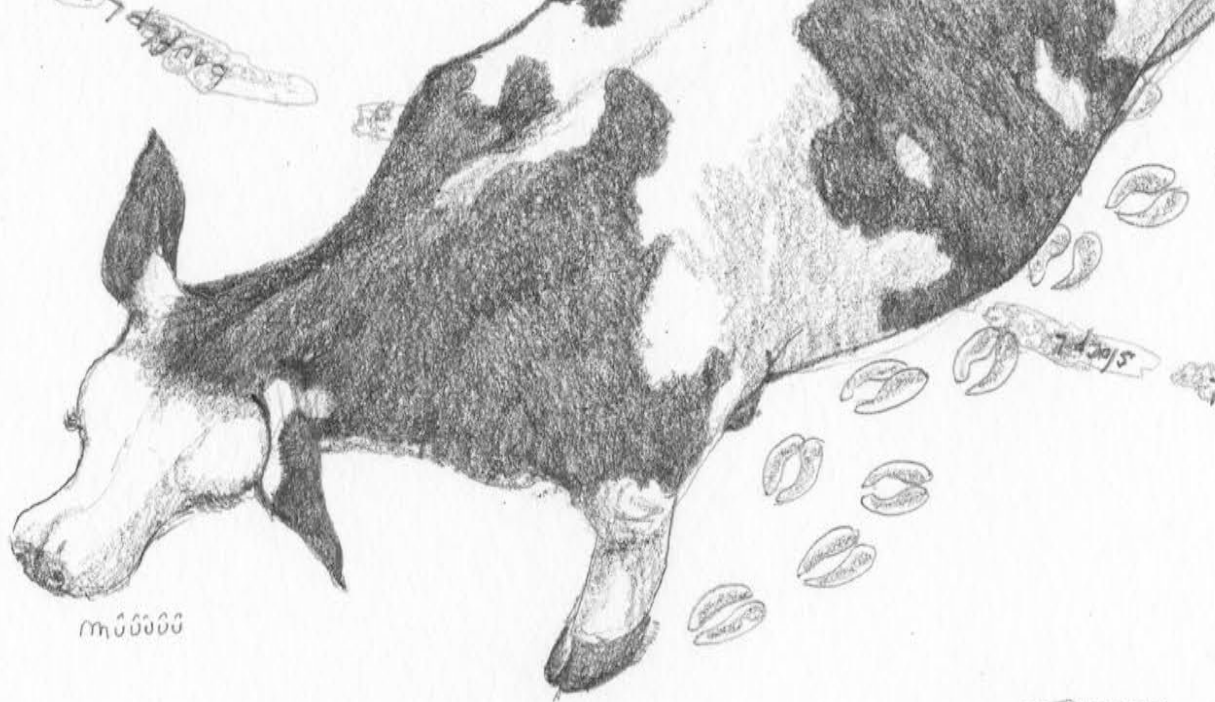
papa pas partir papa pas de prix
pas partir papa même si pas pain

) **Promis ?** (

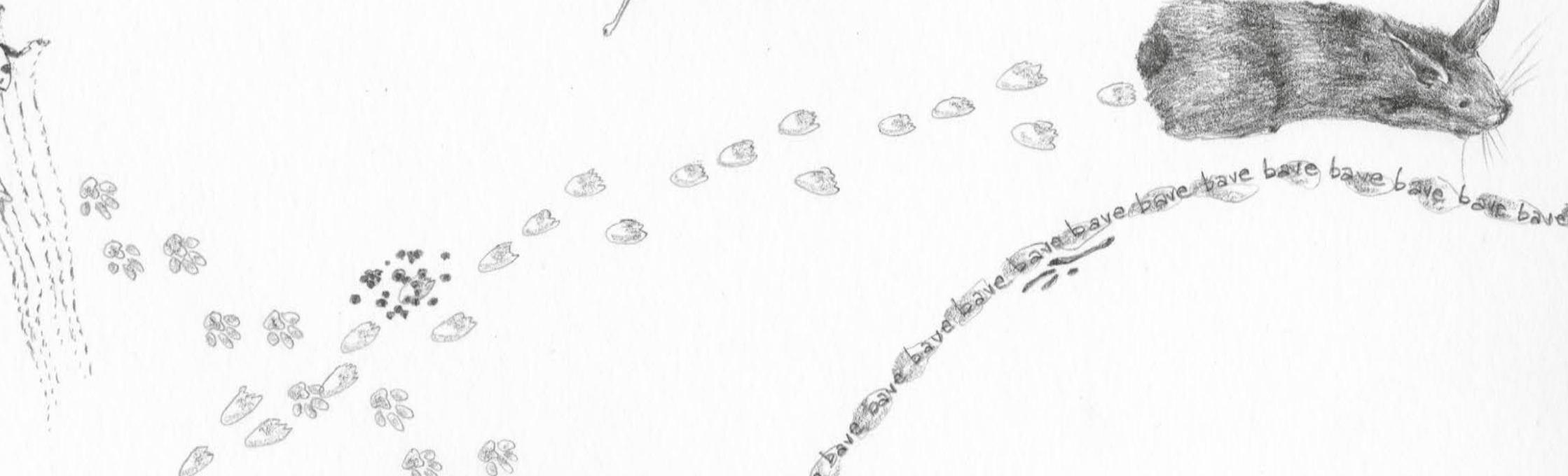
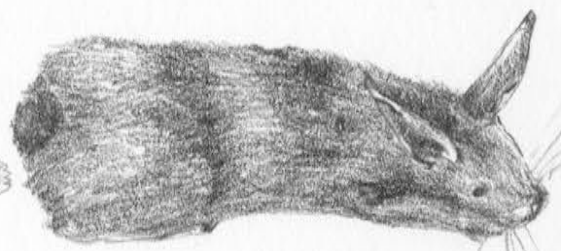
tant pis pas pain papa pas partir papa
papa tant pis papa sans pain papa ici papa pays
promis ?







moo



Mrow...



cot?





«Les petits coins du monde», par Jo Witek

C'est un espace partagé. Un lieu public. Quelques mètres carrés.

On est pudique.

Les hommes, d'un côté. Les femmes, de l'autre.

Chacun chez soi. On ne sait jamais.

La lutte des sexes encore. A cause de la queue toujours.

Même nombre de cabines à droite comme à gauche.

Liberté, égalité, fraternité.

Ou presque.

Les hommes disposent d'urinoirs, eux.

Toujours le petit plus pour ces messieurs debout. Accepteront-ils un jour de devenir une femme comme les autres et de s'asseoir, nom de dieu ? De s'abaisser à notre niveau, au moins pour pisser.

C'est un besoin vital.

Un droit aussi. Une certaine dignité.

La possibilité de le faire librement, rapidement et en toute sécurité.

Pas si simple. Pas partout. Pas pour tous.

Ils sont un milliard à ne pas en disposer. Ni privé ni public. Pas de WC, de toilettes, de water, qu'ils soient closet ou pas avec ou sans papiers.

Pour certains, c'est le danger en plein cœur des quartiers, des villages, des jungles ou des bidonvilles. Pas facile pour les femmes de pisser sans se faire violer. Ça serait idiot de se faire bouffer après manger. Les bêtes sauvages rôdent. Questions de position, c'est pour cela qu'elles le font dans des petits pochons. Des sacs en plastique, c'est très chic. Une belle avancée technologique !

Ah, qu'il est doux le petit coin près de chez nous.

C'est un territoire public, feutré, bien aménagé.

On y dépose l'intime, le temps d'une pause.

Un brin de toilette. Un rafraîchissement. On peut même y lire et y emmener les enfants.

Avant on mettait une pièce dans la soucoupe. Gling.

Petit droit de passage de l'extérieur vers l'intérieur. Du public au privé. C'était bien gardé. Bien organisé. On pouvait même discuter.

Merci, au revoir et bonne journée !

On les appelait les dames pipi. C'était des dames toujours, pas un homme pour faire ça.

Gardiennes des petits coins. Complices des gueules de bois, des urgences, des carences et des solitudes rances aux rails comme aux jardins. Oui, les voir là, nous faisait du bien. On pouvait même leur demander son chemin.

Petites mains des gares, nues, vernies ou gantées. Protectrices des musées, des lieux touristiques, toujours à nettoyer. Pour elles, aucun secret dans les miroirs, ni sous les urinoirs. Trente ans parfois à récurer la porcelaine. Une carrière qui frotte. Une carrière qui lave. Trente ans de carrelage blanc malgré le râle, le sang, le sale. Parfois, en plus du menu salaire, elles avaient le pourboire. La pièce du client reconnaissant. Parfois, sur leur fiche de paye, le patron leur retirait l'excédent. C'était déjà bien suffisant !

Je les ai bien connues, ces femmes de mon quartier. Elles s'appelaient Souad, Fatoumata, Wouaffa, Ingrid.

Un matin, le boss leur a téléphoné, elles me l'ont raconté en buvant le café.

Pas la peine de venir bosser, qu'il leur a dit. On a acheté le marché. Vous n'êtes ni reprises ni licenciées. Juste éjectées. Bonnes à recycler.

N'oubliez pas de bien tirer la chasse en sortant, merci, au revoir et belle journée.

Emplois précaires, mesdames. Faudra s'y faire. C'est voté !

La merde du monde partout dans les rues. Une merde sans odeur. Sans frontières. Rien à voir avec celle des grandes puanteurs de Paris ou de Londres, qui à la fin du XIX^e siècle avaient forcé les chocking députés à imposer avec dégoût, le fameux tout-à-l'égout.

Non, la merde aujourd'hui n'a plus d'odeur. Ni de limites géographiques. C'est une défécation mondiale qui se déverse sur les petites mains et leur demande de dégager.

Plus la peine de nettoyer, maintenant c'est automatisé. A Paris, Genève, Rome, Londres, New York, le petit coin se veut chic, zen, cher et bien conceptualisé. Alors, mesdames pipi, envoyez votre CV.

Quelles sont vos chances ? Tout dépend de vos compétences. Savez-vous parler anglais ? Turc ou japonais ? Qui sait ? Vous pourriez prendre l'air et devenir, mesdames, hôtesse de sanitaires !

Un petit coin. Un petit rien. Quelques mètres carrés de terrain.

Ils sont des milliers à les chercher.

Des milliers à patienter dans des files sans fin, dans des camps sans destin où on les a parqués, étiquetés et triés comme du gibier. Moins que du gibier, car le gibier, lui, peut pisser sans se sentir humilié.

Pas de latrines dans la queue des réfugiés. Quelques trous de-ci de-là, une bassine, une couverture, un peu d'eau et ça ira.

Ça ira comme ça.

Pendant ce temps en Occident, les festivals culturels arborent fièrement leur

label éco citoyens. Toilettes sèches, c'est bio. C'est beau. C'est gratuit. Ça s'entretient bien. C'est facile à poser et facile à démonter.

C'est facile.

C'est facile.

Ça serait si facile de nous enlever la merde des yeux, de remonter nos manches et de faire des toilettes publiques pour tous, bien entretenues, propres et gratuites.

Créer de nouveaux territoires préservés de la barbarie, de la sauvagerie, de la violence du monde qui ne fait plus de bruit. Qui'y pouvons-nous ? On laisse pisser. On se laisse aller. Nos sphincters sont trop pressés, stressés, overbookés.

Retrouver le fondamental, oui, quelques mètres carrés de démocratie même si ça ne passe pas ici.

Mesdames. Messieurs.

Chacun pour soi. Tous pour chacun.

Le droit.

L'humain.

Allez, juste un petit coin.

Un petit coin de paix.

Ça ferait du bien.

«Le territoire», par Cécile Jequier

Elle le sent, celui-là, assez petit.
Elle sait que c'est la table de sa cuisine
et son lit.
Sa salle de bain.
La télévision règne dans le salon, elle a oublié
comment fonctionne la télécommande.
Le jardin, elle le cède aux animaux
et aux fleurs.
Sa serre est sienne aussi.
A l'intérieur les plantes l'attaquent, tellement
elles prolifèrent.
Son espace est restreint, il sent la cigarette
et les chiens.
C'est avec tendresse qu'elle retrouve ça, tous
les jours, avec plaisir, même avec la pluie.
Un soir, elle décide de l'étendre.
C'est difficile de déplacer les murs de son
jardin de curé.
De s'approprier un terrain, loin de sa cuisine.
D'abattre les murs.
Sa tablette informatique la lorgne, attend ça,
de pouvoir s'échapper aussi.
Elles décident de rire ensemble.
Elles trouvent un site de rencontre.
Elles s'inscrivent et rient de cette
belle initiative.
C'est parti, index sur l'écran pour de
nouveaux territoires inconnus.
La tablette est enchantée, elle sort enfin de
la routine.
Elle sert à autre chose, les recettes culinaires,
elle en a un peu marre.
Les adresses aussi, des copains disparus,
très morts, c'est souvent nul.
Pas top pour le moral.
Et des restaurants qui ne ferment pas
le lundi.
Quand madame tape sur un site de rencontre,
l'engin est juste ébloui.
Il devient doux et rapide.
Et déniche des inconnus magnifiques pour
sa complice.
Celle-ci est maladroite, assez nulle.
La tablette le déplore et se surpasse pour
trouver des doux mecs, gentils,
surtout dans les mots.
Ils pleuvent, l'appareil n'arrive pas à les trier.
Et dit :
« Débrouille-toi, c'est amusant, ça me dépasse,
c'est toi l'humaine. »
L'humaine fait un effort.
Elle rit, s'amuse avec un mec de Vevey.
Elle sera jolie cette correspondance
au milieu de l'hiver.
Aussi, comme leur rencontre sous la neige.
Et, plouf, ça sera comme un flocon fondu,
plus rien...
Elle lui écrira :
« Je t'embrasse pour nos échanges passés,
drôles et tendres. Le plat du jour restera pour
nos anges encore attablés.

Merci pour tout et tes jolies mains fraîches,
ton sourire et cette neige sur nos têtes.
Je te souhaite le meilleur, aussi. »
L'ordinateur est agacé, il invite
sa propriétaire à promener les chiens,
et prendre l'air.
Elle le fera par une pluie glaçante,
au printemps.
Sera grisée par la tempête
qui la rend heureuse se fichant de la pluie
inondant le jardin.
A son retour, elle est affolée par
un prétendant magnifique, bien trop jeune.
Elle écrit :
« Tu es beaucoup trop jeune, que vais-je faire
de toi ? »
Ça lui retourne le ventre et les sens.
Elle rêve d'un truc impossible.
Il est si beau sur la photo. Il ressemble à un
cousin autrichien, aryen, un peu méprisant.
Il l'entoure de colliers de phrases et
de mots odorants.
Son visage, sur la photo est balayé de lumière.
Elle, ça lui donne envie de bateaux,
de voiliers, de rives claires et de ricochets
dans l'eau.
Etant sûre de trouver des galets avec lui.
Le mignon abandonnera découragé,
elle n'a jamais réussi à lui écrire ça.
Il aime les plantes. Elle le regrette.
Courageuse elle repart de plus belle, son
clavier l'appelle.
Ensemble ils partiront en Afrique.
Le territoire s'agrandit.
C'est un Belge de Lausanne, ténébreux et
mystérieux qui est en ligne et lui répond
parfois.
Elle lira qu'il est en affaires en Afrique.
En affaires en Afrique,
elle rit immédiatement.
Où trouver une phrase aussi jolie ?
Des voitures à dédouaner.
Elle attend ses messages,
l'imagine dans un port cogné de canicule,
le rêve à l'ombre d'un cargo.
Il la rassure en envoyant des images de
palmiers et une plage déserte, comme la
piscine de l'hôtel. Disant :
« Tu vois, l'Afrique, la Côte d'Ivoire, sont
douces, ne t'en fais pas... »
Elle a des photos, elle rêve.
Il est gentil comme un matou, souvent c'est
minuit quand elle lui écrit.
Ils ronronnent, quand les phrases sont lues.
Ils sont heureux comme des bécassons.
C'est de l'amour tendre.
Des bras les entourent.
Comme des branches odorantes, et des saules
qui gogent dans un étang.
Ils sont fous de cette farandole, surtout elle...
Une vraie mangrove.

Elle baigne dans les lagons, elle oublie son
propre nom.
Elle aimerait renifler son odeur,
en promenade les chiens s'échappent
et elle s'en fiche.
C'est juste un amour et elle marche à petits
pas, ne mange plus, se souvient de la glace au
moka qu'il aime aussi.
Il écrit :
« Nous en goûterons une ensemble, le jour de
notre rencontre. »
Voilà, elle est projetée sur une terrasse,
ce goût dans la bouche, avec un inconnu qui la
désire.
C'est bon comme un dessert, comme l'été et
l'envie. Curieux comme les nuages.
Beau comme un arc-en-ciel.
Elle n'aura plus de nouvelles.
Il restera en Afrique.
Dans sa cuisine, pleine de voyages et de
baisers envoyés, elle trouvera ça tiède,
le goût de café sur ses lèvres.
Comme son territoire est devenu grand.
Il dépasse toutes les frontières,
elle en est folle, d'étendre ainsi sa cuisine,
juste avec son index.
De se faire consoler par des inconnus.
Elle traîne dans leurs bras, ils la bercent.
Ils ont le même sommeil qu'elle, ils s'aiment
par écrit, presque sans fautes d'orthographe.
Elle les dorlote, recoiffe leurs cheveux mal
peignés, c'est assez nul,
ils sont souvent chauves.
Elle aime leur femme un peu dénigrée et
absente.
Elle imagine leur jardin et une partie de
leur balcon.
Ont-ils des fleurs ? De la lumière chez eux ?
Du vin dans la cave ?
Des oiseaux, dans les haies ?
Quel est le ton de leur voix ?
La douceur de leur peau ?
Elle s'en fiche, sans les rencontrer,
l'été passe avec eux.
Elle a des photos,
ne sait pas si elles sont vraies.
Son territoire n'a plus de limites, elle imagine
le Gros-de-Vaud, la Riviera.
Zurich et Bâle, et Berne aussi.
Elle rit par écrit. Elle les aime avec leurs
enfants qui traînent dans la même pièce et
qui tuent la correspondance.
Leurs femmes qui ouvrent les portes sans
prévenir. Les phrases en sont décapitées
comme Marie-Antoinette et son feu mari.
Elle est vivante.
L'été est beau, avec son ciel et ses étoiles qui
filent... partout.



R.



« Vivre avec », par Céline Cerny

Elle pourrait vivre avec jour et nuit, ne jamais s'en séparer, dormir avec, manger avec, courir avec. Elle pourrait le porter l'hiver avec le manteau par-dessus, l'été en ouvrant seulement la fermeture éclair sur une chemisette sans décolleté.

Elle pourrait garder ses pouces glissés dans les fentes des manches, ne jamais dévoiler ses poignets, ses avants-bras, ses coudes, ses biceps, ses épaules. Elle pourrait le tirer des deux mains sur les reins, sur la courbure des fesses.

Elle le porte là, maintenant, avant l'échauffement. Il la protège du sol en lino, du froid du sol, du glacé du sol, de tout ce qui est glacé. Elle pourrait... si seulement elle pouvait.

Debout, alignées en quinconce, les danseuses attendent les premiers pas à répéter. Elle est bien forcée de l'ôter, son pull à capuche et de le repousser un peu du pied, pas trop loin. Là c'est comme si elle était nue, nue devant elles, nue devant les musiciens, nue devant le professeur qui fait semblant de ne pas l'avoir remarquée.

Soupir profond - bras à la verticale - la liquette noire collée au corps - le collant noir collé aux cuisses - la jupe jusqu'aux genoux. Elle se place au centre, entre les autres filles, toutes colorées, souriantes, bien coiffées et le cou ceint de perles bigarrées, ce sont elles qui la protègent désormais. Ou est-ce la danse elle-même son armure ?

Au moment de la pause, tandis qu'on se rue sur les bouteilles d'eau et les gourdes, le professeur s'approche d'elle. Ou peut-être même que c'est elle qui s'approche pour le saluer. Qu'importe, ils se parlent. Il lui demande si elle a reçu ses lettres, celles où il dit qu'il est allergique aux métaux et qu'elle doit absolument, quand elle viendra chez lui à Paris, ôter tous ses bijoux. Elle dit oui, elle baisse les yeux, elle se dérobe et reste près de lui quand même, elle ne sait pas très bien ce qu'elle veut.

De tous les professeurs qu'elle a eus, celui-là est à la fois le plus talentueux et le plus laid. Petit, râblé, le teint cendreux, le blanc de l'œil rouge, la lèvre grossière. Côte à côte ils ne ressemblent à rien. Son corps à lui ne fait que rendre encore plus éblouissants l'élanement de son corps à elle, la souplesse de son dos musclé, comme une liane, sa cheville fine et agile comme celle d'une gazelle. Elle ne comprend pas pourquoi lui s'intéresse à elle alors que tout les sépare, qu'elle n'est qu'une danseuse de village et lui un grand professeur. Des seins, des fesses et la jeunesse : ça suffit n'est-ce pas ?

Quand enfin la danse reprend, son souffle reprend lui aussi, comme si respirer ne lui servait qu'à ressentir plus profondément le soulagement de la distance : loin des hommes, protégée

par la masse mouvante des corps des autres femmes où elle se sent enveloppée. A peine les regards peuvent-ils parvenir jusqu'à elle, à peine.

Quand le cours prend fin, elle file dare-dare : on se revoit le lendemain, le stage dure deux jours, il a lieu dans une ville de province loin de chez elle.

Le pull à capuche revient sur elle comme une peau.

Sous ses pas qu'elle trouve si légers et rapides comme de petits tambours, l'escalier disparaît et laisse la place à une rue déserte qu'elle ne connaît pas. Elle rêve d'une bière, d'une cigarette, d'une table au calme pour un moment sans rien d'autre. A chaque bistro, elle scrute la vitrine, parfois même elle entre, jette un œil, repart. Encore et encore, à chaque bistro c'est le même cinéma, elle fait mine de vouloir s'arrêter, de chercher quelqu'un. Mais dans tous, tous sans exception, il n'y a que des hommes, des hommes qui boivent. Et à chaque fois sans excep-

tion, elle ressent sur le palier, une menace vague et pourtant palpable, comme si l'air s'alourdissait d'un gaz puant qui la met en colère. C'est la menace du wagon dans un train de nuit, quand une femme seule réalise qu'il n'y a que des hommes autour d'elle.

Son énervement pourrait virer à la fureur si elle ne se mettait à courir à perdre haleine sur le pavé gris, ignorant ainsi les hordes de buveurs aux jambes écartées, leurs mains passant parfois de la chope à la jupe des serveuses. Elle se souvient tout à coup de son premier patron lui expliquant très

calmement qu'il était obligatoire de porter une jupe courte pour servir dans son établissement : « Vous comprenez, c'est pour vous que je dis ça, les jupes courtes c'est plus pratique aussi pour les nettoyages. »

Et puis au fond elle s'en tape de cette ville à deux balles où les femmes et les enfants semblent avoir disparu. Il n'y a que dans les discours politiques que l'espace public appartient à tout le monde.

Bientôt elle sera arrivée là où il fera chaud, dans le minuscule appartement d'une amie qui l'accueillera avec ses bavardages, sa chienne aux yeux tendres, un repas partagé. Elle dormira dans son lit, à la place vide laissée gentiment par son fiancé, avec l'hospitalité vraie des personnes au cœur grand.

**Elle dit oui, elle
baisse les yeux, elle
se dérobe et reste
près de lui quand
même, elle ne sait
pas très bien ce
qu'elle veut.**

1.

«Nous lui avons soumis le vent,
il soufflait doucement sur son
ordre, là où il l'envoyait.»

Coran 38, 36

La notion de territoire est vague, j'ai envie de la rendre encore plus incertaine en lui ôtant bornes, repères et bâti. J'ai envie de faire du territoire un désert, une nudité de l'espace, aussi vaste qu'une mer asséchée. Il pourrait à la rigueur s'y dresser quelque falaise. Et dans cette falaise rongée par les vents il pourrait se trouver un peu d'ombre, quelque grotte ou quelque tombeau au parterre sableux ouvrant comme le rebord d'une terrasse sur la plaine immense de Tell el-Amarna.

Le désert est le lieu des vanités renvoyées à leur néant, civilisations antiques effritées s'estompant dans une brume de chaleur, époques géologiques révolues, mers noyant les armées de Pharaon comme une colonne de fourmis. Le désert nous met en garde, il nous dit que notre temps s'écoule sous nos pieds, insidieusement, en un mince filet de grains qui semblent innombrables mais qui pourtant un jour se tarissent. Il ne nous appartient pas de retourner le sablier ou de ne plus gaspiller les jours. Il n'est pas sûr qu'une main surnaturelle s'en charge à notre place, dans un au-delà peuplé de dieux tombés en disgrâce, immobiles et poussiéreux, alignés dans un musée, lui-même oublié.

Si Dieu ou son prophète crient dans le désert... de notre indifférence ou de notre incompréhension, sans être entendus de l'homme des cités, occupé de ses chimères, il faut aller au désert pour entendre ce cri ou cette parole (Moïse). Ou bien faire le désert en soi, s'extraire du bruit médiatique, du bourdonnement de l'essaim, entrer dans son silence intérieur et refermer la porte. Ne plus confondre ce qui est bruit et ce qui est son: les sons de la nature, pluie, vent, orage, renforcent la qualité du silence dont nous avons besoin.

Au désert l'excès de sécheresse ou de vacuité créent un fort appel d'air, peut-être un appel de sens.

Au désert, la parole si ardemment désirée se lit dans la roche érodée, se fait entendre dans le rugissement du vent¹. Le verbe attend qu'on le délivre et le déchiffre, gravé en creux sur une paroi, inscrit sur un rouleau de papyrus, ou enfermé depuis les temps prophétiques dans des jarres de terre cuite.

2

Le désert d'Égypte possède une mémoire enfouie, une eau fossile préservée dans ses profondeurs, incroyablement pure. Le Sphinx de Gizeh, sorte de gardien du temps, porte en

lui l'énigme de la destinée humaine, indifférent au passage des millénaires, face tournée vers un Orient lointain.

Il semble interroger toujours l'incessant voyageur ou vouloir convoier un message ancien. Peut-être est-il détenteur d'une réponse pour l'homme futur, quand celui-ci saura formuler la question de la bonne façon. Le Sphinx affiche un grand mépris pour l'homme qui grouille alentour et le mitraille de photos. Son regard passe très haut au-dessus de nos têtes.

J'ai envie de faire du territoire un désert, une nudité de l'espace, aussi vaste qu'une mer asséchée.

Il faut dresser sa tente dans le désert pour y être seul avec l'infini. Après le paraître, il est bon d'expérimenter le disparaître. La tente du campeur, habitation aérée et légère, arrimée au sol pour ne pas être aspirée par l'immensité de la nuit, semble dressée au bord d'une limpidité qui cependant fait obstacle comme une vitre. Il faut veiller une partie de la nuit pour que persiste la conscience du vivant, être une arche face au déluge des choses qui nous envahissent².

Il se peut qu'un sentiment de manque nous étreigne comme une acidité. Qu'une nostalgie secrète nous serre la gorge, à moins que ce ne soit le terrible ennui d'être confronté à l'éternité sans savoir qu'en faire, d'être voué à une définitive absence d'écho.

Au désert, la pensée finit par se raréfier au point que l'on se sente déserté si une voix intérieure ne se fait pas entendre. Qui ne se rencontre au désert est en danger de s'y diluer. Tentations et mirages assaillent le solitaire en un cortège obscène jusqu'à ce que l'aube le délivre et le laisse épuisé, haletant comme un animal. Le désert n'est pas seulement le lieu des théophanies, il est le repaire de terribles démons tentateurs, il est l'espace par excellence du combat spirituel.

Le Veau d'or de l'Exode n'est pas qu'une idolâtrie rétrograde, il est un désir éperdu d'image, de signe, de figuration, il est une indignité compréhensible. Les Écritures elles-mêmes, il ne faut pas l'oublier, sont le plus souvent un désert aride d'où il est aussi difficile de faire surgir «la parole» que de faire jaillir l'eau d'un rocher.

Il est déconseillé de s'aventurer au désert sans boussole métaphorique, les Hébreux de l'Exode errent quarante longues années

dans un désert qui se traverse d'ordinaire en quelques jours quand on le franchit en ligne droite.

3.

Le désert est un labyrinthe à ciel ouvert, on est en péril d'y tourner en rond, les distances y sont trompeuses, le but n'est jamais si éloigné que lorsqu'on croit y toucher. Les terres de Canaan reculent à mesure que l'on avance, la leçon est toujours d'actualité.

Dans la solitude parfaite du désert, sans le regard de l'autre, l'ego devient inutile et s'amenuise. Les cloisons internes de l'homme (ses préjugés) tombent, les vanités se consomment, tout se dénude, blanchit comme ossements au soleil. Ne subsiste que l'indispensable vérité du rien. Survient alors parfois le miracle d'une étrange plénitude, comme une oasis intérieure, un apaisement de la raison³. Qui résiste à quarante jours au désert se verra offrir tous les royaumes de ce monde (les dernières tentations), c'est-à-dire le pouvoir de faire des miracles, pouvoir suprême, plus séduisant que le pouvoir de l'argent ou le pouvoir de commander.

Nous nous imaginons être nos pensées, nos actes, nos attributions. Le désert nous apprend à ne pas être quelqu'un, mais tout simplement à être. Le puits d'une palmeraie nous récompense enfin. Nous nous y précipitons, comprenons alors que se dés-altérer est, littéralement, cesser d'être «autre», être tout entier à son désir, unifié par lui.

Il est un désert urbain parfois plus aride que tous les déserts de sable et de pierres. L'homme y pullule en foule solitaire. Ses villes s'étendent sur des centaines de kilomètres, vastes prisons trop éclairées pour qu'on y distingue les étoiles.

¹ Le vent de l'esprit souffle où bon lui semble, parle dans la langue qui lui plaît. En hébreu, comme en arabe, esprit et vent se disent tous deux: «ruah» ou «rûh».

² La tente héberge la Présence, la «Shekinah», Exode 40:35.

³ «C'est pourquoi voici, je veux l'attirer et la conduire au désert, et je parlerai à son cœur», Osée 2:6.

Je voudrais à propos du «territoire», de tous les territoires de la planète encore libres, rendre un vibrant hommage à Yves Bonnefoy qui vient de nous quitter pour rejoindre «L'arrière-pays», ce territoire plein de lumière qu'il a si bien décrit. Je mesure, maintenant qu'il n'est plus, la chance que j'ai eue de suivre un de ses séminaires à l'Université de Genève, il y a de cela un certain nombre d'années. Souvenir éclairant s'il en est.



سز زمين
زمان

پايتيز
بهار
زماستان
تابستان

تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات

تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات

تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات

تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25
26	27	28	29	30
31	32	33	34	35
36	37	38	39	40
41	42	43	44	45
46	47	48	49	50
51	52	53	54	55
56	57	58	59	60
61	62	63	64	65
66	67	68	69	70
71	72	73	74	75
76	77	78	79	80
81	82	83	84	85
86	87	88	89	90
91	92	93	94	95
96	97	98	99	100

تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25
26	27	28	29	30
31	32	33	34	35
36	37	38	39	40
41	42	43	44	45
46	47	48	49	50
51	52	53	54	55
56	57	58	59	60
61	62	63	64	65
66	67	68	69	70
71	72	73	74	75
76	77	78	79	80
81	82	83	84	85
86	87	88	89	90
91	92	93	94	95
96	97	98	99	100

تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات
تصنيفات

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25
26	27	28	29	30
31	32	33	34	35
36	37	38	39	40
41	42	43	44	45
46	47	48	49	50
51	52	53	54	55
56	57	58	59	60
61	62	63	64	65
66	67	68	69	70
71	72	73	74	75
76	77	78	79	80
81	82	83	84	85
86	87	88	89	90
91	92	93	94	95
96	97	98	99	100

Et si, formulé naïvement, nous avançons l'hypothèse que les forces primordiales de l'univers, la gravitationnelle, l'électromagnétique et la nucléaire, n'étaient que la conséquence d'une logique aussi implacable que terrifiante et à laquelle rien ni personne ne peut échapper, je dirais : le réflexe-territoire ? N'allons pas plus loin, me répondrez-vous et classons vite cela dans *Les Fous littéraires* d'André Blavier, au chapitre «Cosmogones», philosophes de la «nature» ! Deux constatations cependant et quelques considérations.

L'univers ne constitue-t-il pas notre territoire originel ? Depuis Einstein, nous pouvons le définir en continuum espace-temps, soit quatre dimensions, dans lesquels il est plus ou moins aisé de prendre place, de se mouvoir et de perdurer. Ce formidable contenant n'est-il pas avide d'expansion continue ? Sur quoi et sur combien de temps encore agira-t-il ainsi ? En essayant de résoudre l'équation qui relierait la théorie de la relativité à la mécanique quantique, certains s'aventurent à imaginer de pouvoir concevoir ce que serait cet ailleurs que l'univers s'entête à ronger.

Nous avons également pris la mesure que la vie n'était sans doute pas le résultat d'une force spécifique ni d'une substance aussi mystérieuse que surnaturelle. La vie ne semble être qu'une organisation particulièrement inventive de la matière, mais elle ne peut échapper aux lois de la physique. Le but d'un organisme vivant est donc d'occuper le plus de place possible. L'une des méthodes, très astucieuse, pour occuper le plus de place possible est de se reproduire. Mais que se passe-t-il lorsqu'un organisme vivant rencontre un autre organisme vivant ? Ils se sentiraient pour ainsi dire empêchés dans leur respective conquête. Il faudra s'ingénier. D'abord pour identifier l'importun, puis pour le neutraliser. L'une des méthodes, très astucieuses, pour neutraliser l'importun est de le dévorer. L'avantage se révèle même double : l'horizon s'éclaircit et les énergies se multiplient. Manger, c'est donc en tout premier lieu : «Pousse-toi de là que je m'y mette !» et l'évolution, pour faire court, peut être considérée comme une fantastique machine à fabriquer de l'ennemi. Les plus cruels s'érigeront en implacables prédateurs, les plus machiavéliques élaboreront des stratégies parasitaires, les plus altruistes – ce raffinement de l'égoïsme – opteront pour les alliances. Bref, Homo sapiens représente sans nul doute possible le fleuron de cette machinerie infernale.

Laissez-moi vous rapporter une anecdote des plus révélatrices ! Depuis de nombreuses années déjà, dans une cour de récréation située dans une région montagneuse, il est de coutume pour les cantonniers d'amasser la neige tombée dans un coin. Dès que ce tas commence à acquérir une certaine dimension, les enfants, instinctivement, s'empressent de le conquérir. Le plus fort et le plus habile, autoproclamé roi du tas, s'établit au sommet, désormais extension de lui-même, et repousse la moindre tentative d'usurpation.

N'en va-t-il pas de même à chaque maillon de nos sociétés, dans quelques activités que cela soit et au sein d'instances aussi importantes que l'ONU ? A ce niveau-là cependant, il n'est pas certain que le tas ne soit composé que de neige.

Ne subissons-nous pas tous ainsi, d'une manière ou d'une autre, cette implacable logique du réflexe-territoire ? Ne sommes-nous pas tous au garde-à-vous devant nos dogmes et nos étendards ? Que représentent-ils ces objets de culte ? Ne sont-ils pas des symboles d'appartenance à des concepts territoriaux ? Ne sont-ils pas les fruits les plus élaborés du mécanisme ? La notion d'obéissance est redoutablement complexe. Une soupe épaisse dans laquelle on retrouvera nombre d'ingrédients, tous plus ou moins bidouillés sur les bases des trois stratagèmes mentionnés plus haut. Pour clarifier, je pourrais glisser ici, s'il m'était possible, toute la narration que l'histoire de l'humanité a produite. Nous pouvons bien imaginer les paroles proférées par le roi du tas de neige lorsqu'il assoit sa position aux yeux de ses camarades. Quant à mon texte, ne pourrait-il pas servir de manifeste à une nouvelle secte nihiliste ?

Mais laissez-moi creuser, si vous le voulez bien, encore un peu plus mon trou dans l'ouvrage de Blavier et dans le flux de

vos neurones ! Nous connaissons déjà par cœur les différents moyens d'atteindre l'au-delà de ce monde : utopies, religions et autres concepts spirituels. Des avant-gardistes s'apprêtent à coloniser l'espace, d'autres planchent sur la dimension temporelle, à savoir les portes de l'immortalité. Je mentionnerais deux armées, qui ont récemment fait l'actualité : Mars One et 2045 Strategic Social Initiative. A partir de là, tentons d'anticiper... Quels secrets de l'univers nous restent-ils encore à déceler ? Après les domaines révélés par la découverte du boson de Higgs, nous pouvons nous atteler à la matière sombre, à l'énergie sombre et sans vouloir me répéter, à l'équation qui

relierait la théorie de la relativité à la mécanique quantique. Il y a de même, cette formidable singularité : le temps zéro du big bang, zone de densité infinie et par où tout aurait commencé. Le dieu de l'amont ? Peut-être. Mais quoi qu'il en soit, à conquérir, aussi vite que possible et avant qu'une éventuelle entité extraterrestre ne s'en empare. «Il devient indispensable que l'humanité formule un nouveau mode de pensée si elle veut survivre et atteindre un plan plus élevé», disait Einstein. Dans cet élan, ne sommes-nous pas sur le point de tendre vers un dieu de l'aval ? Une nouvelle singularité, omnisciente, prête à se répandre dans la matrice originelle ? Il n'y aurait donc aucune échappatoire possible à ce cycle infernal où la conquête totale de la matière par la matière ne servirait qu'à régénérer la matière.

Il nous reste peut-être la conscience. Non pas celle qui nous sert à déterminer la présence de l'ennemi et à mesurer les frontières de nos possessions, mais celle qui nous autorise à concevoir notre essence et qui nous permet de contempler la beauté. Il est là l'espoir, atrophié, ridiculement fragile. Cultivons-le, chérissons-le, car il n'est qu'accessoire au réflexe-territoire et finira par disparaître, tout comme les pattes chez les cétacés ou l'appendice caudal chez les grands singes.

Je pourrais
glisser ici, s'il
m'était possible,
toute la narration
que l'histoire
de l'humanité a
produite.

Henri Meunier
« Latitudes et longitudes
supprimées »

Auteur-illustrateur, principalement d'albums de littérature de jeunesse. Il a publié une soixantaine de livres chez une dizaine d'éditeurs différents. Il vit et travaille à Toulouse.

Sylvie Neeman
« La Chambre »

Spécialiste en littérature pour la jeunesse et auteure.

Eva Marzi
« Eclats »

Née et vit à Genève. Après une fulgurante carrière à l'Université de Lausanne où elle réalise une thèse de doctorat en sociologie qui se termine dans un grand fracas d'idées et de migraines mélangées, elle décide d'écrire autre chose. Elle est maintenant tout à fait reposée et se consacre entièrement à des choses pas sérieuses, comme le dessin amateur.

Marie Gaulis
« Sans chalet »

Ecrivain, traductrice, vit à La Chaux-de-Fonds.

Albertine
« Mon paradis »

Illustratrice.

Jano
« Pas pain »

Artiste peintre et écrivain de poésie.



Couverture d'**Albertine**

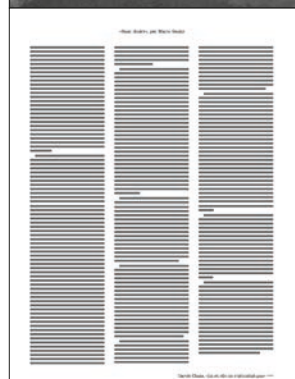


Edito de **Germano Zullo & Albertine**



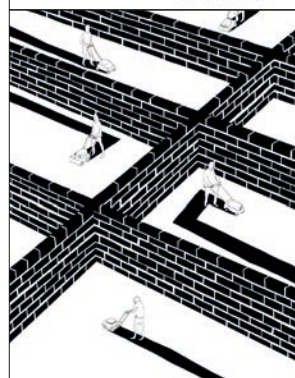
Eva Marzi
« Le fou »

Elle est également ouverte à la danse et au théâtre, et collabore avec la compagnie Divisar.



Carole Chaix
« Là où elle ne s'attendait pas »

Illustratrice tout-terrain, vit et travaille à Paris. A publié une vingtaine d'albums. Travaille en étroite collaboration avec des auteurs-complices, Cécile Roumigière, Annie Agopian, Olivier Ka, Régis Lejonc, etc., et les maisons Thierry Magnier, A pas de loups, Notari, etc. Avance en expériences multiples qu'elle expose, partage des fresques collectives et des lectures et performances dessinées.



Phillipe Fusaro
« De l'oubli d'une ville »

Ecrivain et libraire, italomaniaque depuis ses débuts. Son dernier roman, *Aimer fatigue* a paru aux éditions de L'Olivier.

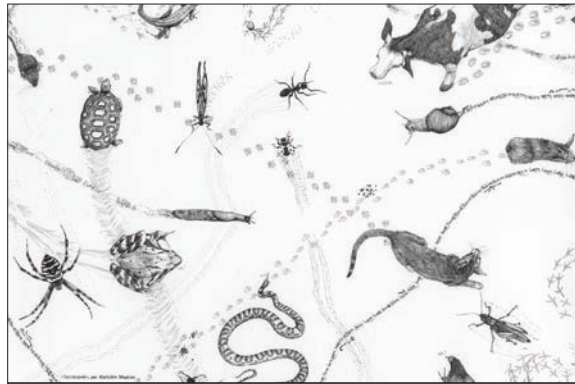


Jano
« Pas peur »

Artiste peintre et écrivain de poésie.

Mathilde Magnan
« TerritoireS »

Illustratrice aussi bien pour les petits que pour les grands. C'est tout un monde de faune, flore et autres spécimens qu'elle explore en tout sens et de toutes les couleurs et qui nourrit sans cesse son travail. Tout un petit peuple pour faire de belles rencontres.



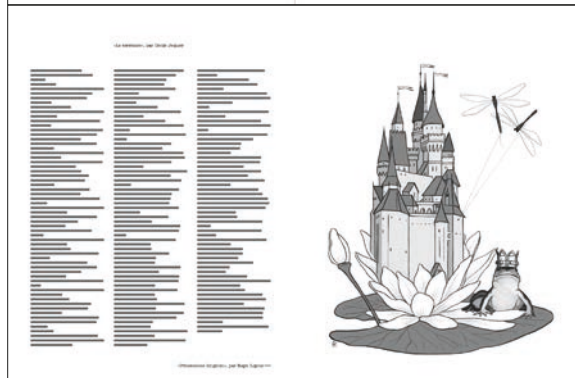
Elham Ataeiazar
« God's mercy »

Illustratrice et dessinatrice iranienne vivant aux États-Unis.



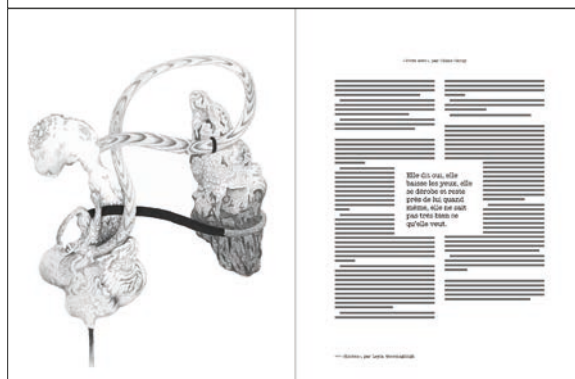
Cécile Jequier
« Le Territoire »

Née le 5 avril 1960.
Genève, Dardagny.



Leyla Goormaghtigh
« Knoten »

Les dessins de Leyla Goormaghtigh reproduisent le parcours de l'esprit dans sa capacité à rendre lisibles des données incompatibles et absentes du répertoire des formes codifiées et consignées par la mémoire.



François Bonnot
« Un territoire »

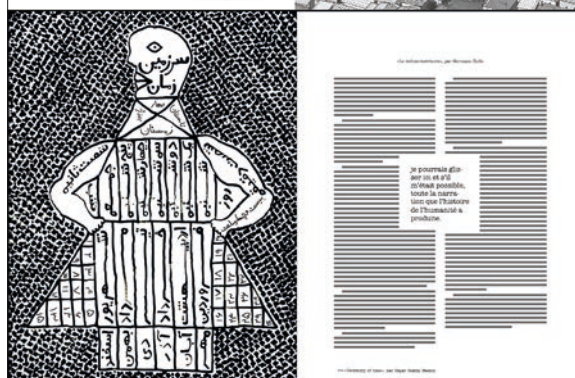
Partage son temps entre écriture et sculpture. Deux activités qui lui semblent proches tant les matériaux des mots et de la terre offrent de semblables résistances au façonnage. Il est l'auteur d'un livre aux éditions Dervy, intitulé *S'éloigner des terres habitées*.

francois-bonnot.com



Hajar Salimi Namin
« Territory of time »

Artiste visuel et illustrateur.



Aryan Khani
« My territory »

Directeur artistique, illustrateur, graphiste.



Jo Witek

« Les petits coins du monde »

Ecrivaine française, qui fut aussi comédienne, journaliste, scénariste, vendeuse de chaussures, serveuse, ouvrière, DJ... En 2009, elle décide de devenir sérieuse, en écrivant pour la jeunesse. Ses lecteurs ont entre 3 ans et 103 ans. Les plus petits peuvent la lire en 14 langues, et uniquement en français pour les plus grands (Actes Sud Junior, Seuil Jeunesse, Flammarion).

Regis Lejonn

« Princessless kingdom »

Illustrateur tout-terrain.

Céline Cerny

« Vivre avec »

A travaillé dans une ONG (Burkina Faso) et dans un centre d'accueil pour personnes sans-abri. Aujourd'hui médiatrice culturelle pour la fondation Bibliomedia, elle propose des projets autour de la littérature et du récit. Elle vit à Lausanne et a deux enfants. Elle a publié en 2015 *Les enfants seuls* aux éditions d'autre part.

Didier Cornille

« Survol »

Designer français, auteur de nombreuses pièces uniques de lampes à la lumière fragile. Depuis dix ans il conçoit des livres sur l'architecture et le design à destination des enfants. « J'ai été fasciné par des photographies de Dharavi, un énorme quartier déshérité de Mumbai en Inde. (...) Mon dessin est une interprétation des toits aperçus furtivement à travers le hublot d'un avion de ligne. Nous sommes des passagers maintenus à distance de ce territoire proche et lointain à la fois. »

Germano Zullo

« Le réflexe-territoire »

Auteur.



le persil journal, numéros 133-134, hiver 2016-2017

Réalisation: Germano Zullo & Albertine, sur une proposition de Dominique Brand

Coordination et mise en page: Vincent Yersin et Daniel Vuataz

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél: +41 21 626 1879
Email: mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-
Compte postal: 17-661787-4

Association des Amis du journal le persil
Président: Giuseppe Merrone
Vice-président: Dominique Brand
Secrétaire: Vincent Yersin
Caissier: Daniel Kamponis
Email: lepersil@hotmail.com
Compte postal: 17-743406-0

Ce numéro double a été publié grâce au soutien

de Sandoz - Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A.. Tirage: 2000 exemplaires

MY TERRITORY